Ferrand, dramatist
Sophie et Dorval

Ferrand.

Sophie Dorval.

1801.

SOPHIE ET DORVAL,

OU

LA COMTESSE TROMPÉE.



M.

Pour mériter votre indulgence,
Je fais des quatrains pour les belles:
Vous verrez, du baquet de science,
Sortir quinze pieces nouvelles!

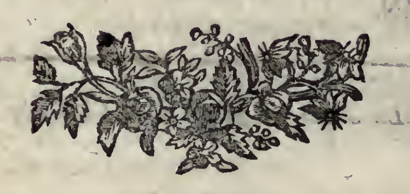
SOPHIE ET DORVAL,

OU

LA COMTESSE TROMPÉE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAROLES DU CITOYEN FERRAND,
de présent à Rouen.



A ROUEN,

De l'Imprimerie de BERTHELOT, rue des Faulx, numéro 73. An IX de la République.

Se trouve au Magasin de Pieces de Théâtre et Cabinet Littéraire, chez BUHOT, *Libraire, sur le Port,* N°. 44, *à Rouen;*

A PARIS, *chez la Veuve* DEVAUX, *Libraire, au Palais du Tribunat,* N°. 181.

PERSONNAGES.

M. LE COMTE.	*Financier ou pere noble.*
LA COMTESSE.	*Premier rôle en femme.*
SOPHIE, niece de la Comtesse.	*Jeune, premiere amoureuse.*
DORVAL, officier et amant de Sophie.	*Jeune, premier amoureux.*
FIERVAL, officier.	*Petit-Maître.*
L'AGENT du village.	*Financier.*
UN NOTAIRE.	
LIZETTE.	
FRONTIN.	*Valet.*

La Scene se passe près Chantilly.



SOPHIE ET DORVAL,

OU

LA COMTESSE TROMPÉE.

Le théâtre représente un château, une tour, une cloche au haut, un sallon, une table, un tapis et deux fauteuils.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISIMONT, *ancien Comte, ayant servi aux armées, faisant sa demeure en France; Sophie sa niece, est chez lui; l'ayant reçue fort jeune après la mort de sa mere, son Epouse est sa tutrice.*

SOPHIE, *assise près la table dans un fauteuil, lisant dans un livre, dit:*

IL faut avouer que Voltaire est un grand homme; ses ouvrages sont sublimes: oui sublimes! l'on y trouve mille choses agréables et récréatives; tout en nous amusant, il nous instruit; j'aime toujours à lire ses charmantes productions!

Son oncle LISIMONT *se levant, dit*:

Tu as raison, ma chere niece; c'étoit un Auteur très-considéré dans son temps, et qui sera toujours immortalisé aux yeux des savans, et dans tout l'univers!

SOPHIE.

Mon cher oncle, cela est vrai: ses actions et les

chefs-d'œuvres qu'il a faits le méritent à tous égards. Ah ! quelle dommage que l'Auteur du Savetier de Péronne n'ait pas travaillé avec ce grand Maître; il pourroit bien aujourd'hui le remplacer ; car nous ne trouverons pas aujourd'hui bien des Auteurs qui nous feront vingt-trois pieces de Comédies comme le citoyen Ferrand, et qui comptent, j'espere, par le brillant succès qu'il a eu au Havre et à Rouen, lorsqu'il a paru sur les deux grands théâtres de cette capitale, lui ont, à juste titre, mérité la couronne de l'immortalité.

LE COMTE.

Tu as raison, ma niece ; c'est un vrai bacquet de science ; l'on dit bien qu'il ne faut pas prendre les gens à la mine : son talent n'est pas encore découvert ; il faut voir ses ouvrages pour le croire ; c'est inconcevable : l'on n'y tient pas !

A propos, Sophie, madame la Comtesse n'a-t-elle pas reçu des nouvelles de monsieur Dorval, officier à l'armée ; l'on m'a appris qu'il a demandé sa retraite pour venir en France.

SOPHIE.

Monsieur le Comte, je l'ignore ; madame la Comtesse ne m'en a point fait part aucunement.

LE COMTE.

Comment donc, madame la Comtesse ne t'en a point fait la confidence ; cela ne me surprend point : tu sais que.......

SOPHIE.

Vous la connoissez, Monsieur ; elle n'est pas tous les jours disposée à rendre compte : que je suis malheureuse !

LE COMTE.

Ecoute-moi, mon enfant, toutes les fois que monsieur Dorval nous écrivoit, tu sais combien, dans ses lettres, il faisoit paroître d'amitié pour toi : ah ! s'il te demandoit en mariage, tu ne le refuserois pas, n'est-il pas vrai ? Il ne faut pas rougir pour cela, ma bonne amie : épanche ton cœur dans mon sein ; tu sais combien je t'aime !

SOPHIE.

Mon cher oncle, je l'avoue, je ne suis point indifférente aux attentions que monsieur Dorval a pour moi; vous connoissez ma tante, je ne puis, comme vous le savez, faire rien sans son consentement; elle est ma tutrice; je lui dois obéissance, comme si c'étoit ma mere, puisqu'elle m'a recommandée à elle avant de mourir.

LE COMTE.

Hé bien, mon enfant, je t'en félicite; cela fait naître tes bons sentimens, et ton bon caractere continue toujours à avoir les mêmes principes; et Dieu te bénira : d'ailleurs, je suis très-persuadé que madame la Comtesse ne te refusera rien; au reste, je lui parlerai.

SOPHIE.

Mon cher oncle, que de bontés! Comme voilà l'heure où mon maître de musique va venir, souffiez que je me retire.

LE COMTE.

Ma chere Sophie, je ne veux pas te retenir plus longtemps; il est très-juste que tu remplisse ton devoir. (*Elle l'embrasse et part.*)

Que ma Sophie est intéressante! *dit-il.* (*Il part.*)

SCENE II.

LE COMTE *et* FRONTIN, *valet du château, viennent ensemble.*

FRONTIN *au Comte.*

Monsieur, un étranger vient d'arriver au château; il m'a demandé si vous étiez visible. Ne sachant que lui répondre, je lui ai dit oui et non; mais que j'allois m'en assurer.

LE COMTE.

Va lui dire qu'il peut venir présentement.

FRONTIN.

Monsieur, dans l'instant. (*Il part.*)

SCENE III.

DORVAL *en habit d'Officier, entre et salue profondément monsieur le Comte et l'embrasse.*

LE COMTE *surpris.*

O ciel ! que vois-je ! comment, monsieur Dorval, c'est vous que je revois ? Est-il possible ? Quoi ! après que le bruit de votre mort s'est répandu dans tous nos journaux ! ce qui nous a été bien sensible à tous, et sur-tout à mademoiselle Sophie.

DORVAL *lui prend la main, et dit :*

Oui, Monsieur, c'est Dorval, votre neveu, lui-même qui vous aime et vous chérit toujours : vous voyez maintenant que je ne suis pas mort ; au contraire, je me porte bien, graces à Dieu. J'avois dans ma compagnie un jeune Officier, nommé Duval, qui est mort dans un combat ; il y avoit si peu de différence de nom, qu'on aura pris Dorval pour Duval ; il n'en faut pas davantage : enfin, graces au ciel, me voilà heureusement arrivé dans l'impatience que j'avois de vous revoir, ainsi que madame la Comtesse, et d'embrasser ma chere Sophie.

LE COMTE.

Monsieur, où avez-vous débarqué ?

DORVAL.

Mon cher oncle, à l'Orient : j'ai demandé à mon Général un congé de quelques mois ; il me l'a accordé avec peine, vu que j'étois bien avec lui ; nous mangions très-souvent ensemble. A propos, l'on m'a appris que notre premier Consul travailloit beaucoup pour nous donner la paix que nous désirons depuis long-temps, afin que le peuple soit heureux et ne souffre plus.

LE COMTE.

Mon neveu, j'espere que ce ne sera pas long : mais vous, Monsieur, combien d'événemens ce sont-ils passés depuis votre départ pour l'armée ?

DORVAL.

Monsieur, que trop malheureusement ! Vous savez, mon cher oncle, que, lorsque j'ai parti pour l'armée, vous m'avez promis de me garder votre charmante niece pour épouse ; attendu son jeune âge, elle ne pouvoit pas se marier ; mais à présent, elle est majeure.

LE COMTE.

Mon ami, cela est vrai ; mais comme n'étant pas tout-à-fait le maître, quand madame la Comtesse veut quelque chose, il faut bien que je fasse comme elle désire pour avoir la paix..... Elle m'a parlé l'autre jour d'un nommé Fierval, sans le connoître très-parfaitement que par indice, qu'on lui a dit être d'une fortune brillante et Officier à l'armée d'Italie. Mon ami, rassurez-vous, il ne tient pas encore ma Sophie ; ce mariage là n'est pas encore fait.

DORVAL.

Ciel ! qu'entend-je ? serois-je assez malheureux, quoi ! de passer les mers, et à mon arrivée apprendre que ma chere Sophie passeroit dans les bras d'un autre ! Allons, mon parti est pris ; Fierval aura ma vie ou j'aurai la sienne ! (*Le Comte part.*)

SCENE IV.

FRONTIN, *vient et dit* :

Monsieur, je vous salue, en tirant le pied.

DORVAL.

Mon ami, êtes-vous du château ?

FRONTIN, *à part.* (*Dirai-je oui ou non*).

Oui, Monsieur.

DORVAL.

Oh, je m'en suis bien douté ! (*à part*) faisons-le jaser.

Eh bien ! mon ami, quelle nouvelle au château ?

FRONTIN.

Monsieur, je n'en sais pas beaucoup ; sinon que Lisette, confidente de madame la Comtesse, m'a ap-

pris que Madame alloit marier mademoiselle Sophie sa niece à un nommé Fierval, Officier à l'armée d'Italie, et qu'on l'attendoit incessamment au château. Mais rassurez-vous, Monsieur; elle perd bien son temps; car mademoiselle Sophie lui a répondu que Fierval ne seroit jamais son époux.

DORVAL.

Tiens, mon ami, prends cette bourse; tu diras à Lisette que j'aurai soin d'elle. (*Frontin part.*)

DORVAL *seul.*

Ah Ciel! est-il possible que mademoiselle Sophie pense toujours à moi, et qu'elle ne m'ait pas oublié? Que je suis heureux!

LE COMTE *entre et dit :*

Voilà comme sont tous les amans : ils ne veulent jamais croire personne, ni qu'on les aime; ils ont toujours des doutes, des craintes, des inquiétudes. Rassure-toi, mon neveu; je te promets, avant que la journée soit passée, que Sophie sera ton épouse; je t'en donne ma parole la plus sacrée; cela est clair, j'espere : d'ailleurs, j'ai appris quelque chose sur la conduite de monsieur de Fierval; quand madame la Comtesse saura cela, il ne risque rien. Comment perdre cent louis au jeu dans une soirée; cela n'est pas pardonnable. Mon ami, allons faire un tour de jardin, en attendant que Sophie ait pris sa leçon de Piano. (*Ils partent.*)

SCENE V.

LA COMTESSE *et* SOPHIE *viennent.*

SOPHIE.

Madame, je crois que voilà l'heure que vous m'avez indiquée de me rendre ici.

LA COMTESSE.

Oui, ma bonne amie. Asseyons-nous : j'ai bien des choses à vous dire pour votre bien et votre bonheur.

SOPHIE, *à part*, (*en est-il encore pour moi*) *continuant*.

Madame, vous me l'avez toujours prouvé jusqu'à ce jour; et ma reconnoissance envers vous sera sans bornes : que souhaitez-vous, Madame, je suis prête à vous obéir ?

LA COMTESSE.

Oh! çà, Mademoiselle, il est temps de songer à votre établissement; je veux vous donner un époux qui soit digne de vous; vous savez qu'après la mort de votre pere et de votre mere, je vous ai reçue chez moi en qualité de pupille; ils m'ont chargée, avant de mourir, d'avoir soin de vous; je vous aime comme ma fille, et veux assurer votre bonheur !

SOPHIE, *ne sachant à quoi tendoit ce préambule, dit* :

Ah! Madame, combien je suis sensible à tant de bontés que vous me témoignez journellement, et des soins que vous prenez tous les jours pour moi. Aussi, je prie le Ciel pour la conservation de vos précieux jours, sans oublier mon cher oncle. . . .

LA COMTEESSE.

Ma chere Sophie, monsieur le Comte, s'intéresse aussi singuliérement pour vous; il m'a dit qu'il falloit songer à vous établir : mais vous savez, ma bonne amie, qu'il veut bien se charger de ce soin; je veux suivre à la lettre les dernieres volontés de feu votre pere et votre mere, et de vos parens; je vous ai trouvé un très-bon parti qui jouit d'une fortune très-brillante : un jeune officier de l'armée d'Italie, et j'espere que vous serez heureuse avec lui; en un mot, c'est monsieur de Fierval !

SOPHIE.

Ah! Ciel! Madame, quel homme me proposez-vous-là ?

LA COMTEESSE.

Hé bien! pourquoi donc cet éloignement, Mademoiselle? Monsieur de Fierval est d'une grande naissance, très-riche, un brave Officier : que vous faut-il donc, s'il vous plaît, un Prince ? C'est un parti pris, vous dis-je; j'ai donné ma parole, je veux être obéie : m'entendez-vous ?

SOPHIE.

Hé bien, Madame, vous avez donné votre parole, dites-vous; il faut la retirer : car, je vous promets que je ne serai jamais madame de Fierval; moi, l'épouse d'un joueur, d'un libertin dont la conduite n'est pas des mieux établie; enfin, Madame, ne me forcez pas d'en dire davantage; j'en sais assez.

LA COMTESSE.

Sophie, dites-moi un peu qui vous a pu faire ses faux rapports contre monsieur de Fierval : la médisance est si grande........

SOPHIE.

Madame, je n'oublierai jamais le respect que je vous dois : mais, au nom du Ciel, ne me forcez pas à faire un pareil sacrifice; mon éloignement pour ce mariage est plus fort que vous ne le pensez : voilà mon dernier mot.

LA COMTESSE, *d'un air ironique.*

Fort bien, Mademoiselle, voilà donc le fruit des mauvais conseils de monsieur votre oncle : ah! j'ai tout prévu, et je vois que mon extrême sensibilité à votre égard, fera mon malheur. Remerciez le Ciel qu'il n'y a plus de couvens, vous ne coucheriez pas au château aujourd'hui.

LISETTE *vient et dit* :

Madame, faut-il mettre les chevaux à la voiture?

LA COMTESSE.

Ce n'est pas la peine; allez-vous-en, et laissez-moi tous tranquille. (*La Comtesse et Lisette partent.*)

SOPHIE *seule.*

Les voilà bien punis qu'il n'y a plus de couvens; aussi voilà une petite chanson qu'un de nos Auteurs d'à-présent m'a fait hier [le citoyen Ferrand] en réjouissance de ce qu'il n'y a plus de couvens.

Air : *la Comédie est un miroir.*

Autrefois dans tous les Couvens,
Chacun faisoit la pénitence ;
Etiez-vous placés là-dedans,
Vous réfléchissiez en silence.
Oui ! graces au Ciel, l'Assemblée
A brisé tous les Monasteres :
Que de victimes infortunées
Ont fait pour cela de prieres! (*bis*).

Oui, madame la Comtesse est courroucée contre moi ; je m'en apperçois bien : mais cela m'est bien indifférent. Personne ne peut, ce me semble, me forcer d'épouser un homme malgré moi, pour être la plus malheureuse des femmes. (*Elle part.*)

SCENE VI.

FRONTIN *vient avec Sophie et lui dit* :

En vérité, Mademoiselle, je crois que madame la Comtesse a aujourd'hui le diable au corps pour nous faire enrager les uns après les autres, jusqu'à ce pauvre diable de portier !

SOPHIE.

Mon garçon, il faut la laisser dire ; quelque chose l'aura contrariée ; il n'en faut pas davantage à une femme hautaine et impérieuse.

FRONTIN.

Vous avez raison, Mademoiselle. (*Il part.*)

SOPHIE.

O mon Dieu ! c'est donc moi qui suis cause que ces pauvres gens sont grondés ?

SCENE VII.

FRONTIN *vient et dit* :

Mademoiselle Lisette vient de m'apprendre une bonne nouvelle.

SOPHIE.

Hé bien, Frontin, qu'as-tu donc appris !

FRONTIN.

Mademoiselle, ce monsieur Dorval, le neveu de monsieur le Comte, qui étoit à l'armée, est arrivé au château.

SOPHIE.

Quel est donc ce monsieur Dorval ? je n'ai pas l'honneur de le connoître.

FRONTIN.

Ah ! que oui, Mademoiselle, vous le connoissez parfaitement. C'est cet Officier qui étoit à l'armée d'Egypte.

SOPHIE.

Comment donc, celui qui nous écrivoit si souvent ?

FRONTIN.

Tout justement, Mademoiselle ; il y en a qui devine en deux fois ; mais vous avez le secret de deviner de la premiere.

SOPHIE.

Frontin est-il en bonne santé ?

FRONTIN.

Mademoiselle, il se porte à merveilles ; c'est un superbe Cavalier : je suis sûre que vous ne le reconnoîtrez pas.

SOPHIE.

Mon garçon : où est-il maintenant ?

FRONTIN.

Mademoiselle, il est allé avec monsieur le Comte faire un tour de jardin.

SOPHIE.

Le retour est imprévu.

FRONTIN.

Ah ! Mademoiselle, que vous allez lui faire bien plaisir !

SOPHIE.

Je le crois bien ! (*Elle sort.*)

FRONTIN.

Oui ; je crois cependant m'être apperçu dans son discours qu'elle l'aime ; c'est assez naturel. Nous autres valets, nous sommes au fait de cela : quand nous entrons chez quelqu'un, nous leurs disons que nous ne savons ni A ni B ; cela fait qu'on ne se défie pas de nous ; et très-souvent il arrive que nous en savons cent fois plus qu'eux. Mais j'entends quelqu'un, retirons-nous. (*Il part.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(*Même décoration que la premiere.*)

LE COMTE *et la* COMTESSE *viennent.*

LE COMTE.

Hé bien, Madame, vous voulez donc forcer mademoiselle Sophie à épouser monsieur de Fierval, et la rendre malheureuse ; parce que, dites-vous, il jouit d'une brillante fortune : mais à quoi sert tant de biens quand on n'a pas de conduite ?

LA COMTESSE.

Monsieur le Comte, je vous avoue franchement que j'ai été bien trompée, et en même-temps très-surprise de la conduite de Fierval ; je le croyois un honnête homme, rempli de mœurs ; mais non pas un libertin ni un joueur : qu'il ne paroisse jamais au château, ou qu'il craigne ma colere.

LE COMTE.

A propos, Madame, j'ai appris quelque chose qui vous fera plaisir.

LA COMTESSE.

Hé bien, qu'avez-vous donc appris ?

LE COMTE.

Madame, c'est notre neveu l'Officier qui est revenu de l'armée.

LA COMTESSE.

Comment donc, dans sa derniere lettre, il n'en parloit pas ?

LE COMTE.

Madame, c'est qu'il a voulu nous surprendre agréablement.

LA COMTESSE.

Comment, il n'est pas encore venu nous voir ; cela n'est pas très-bien de sa part.

LE COMTE.

Madame, permettez-moi de prendre sa défense : quand il s'est présenté au château, vous étiez occupée à gronder vos gens ; c'est moi-même qui l'ai conseillé de vaquer à quelques petites commissions dont il étoit chargé, et que j'ai cru devoir indispensable ; mais il m'a promis qu'il ne seroit pas long-temps à venir, pour vous embrasser et ma Sophie.

LA COMTESSE.

Ah ! j'espere qu'il va réparer sa faute.

LE COMTE.

Si c'en est une.

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur, c'en est une très-grave.

LE COMTE.

Madame, je ne m'y opposerai point : mais, de grace, écoutez-moi, s'il vous plaît ; Dorval aime Sophie, il y a très-long-temps ; elle l'aime aussi : comme elle ne veut rien faire sans votre consentement, pourquoi différer davantage à les unir ensemble ?

LA COMTESSE.

Mon ami, j'ai cru m'en appercevoir même avant qu'il parte à l'armée ; j'ai eu tantôt intention de nuire à Sophie, en voulant l'unir à ce maudit Fierval, croyant qu'il feroit son bonheur ; mais quelqu'un m'a détrompé : je ne m'opposerai pas davantage à son établissement, puisque Dorval l'aime, j'espere qu'avec lui, elle sera heureuse.

LE

LE COMTE.

Ah ! Madame, combien je vous sais d'obligations en laissant choisir à ma Sophie l'époux qui lui convient. (*Ils partent.*)

SCENE II.

LE COMTE, LA COMTESSE *et* DORVAL *viennent.*

Dorval les embrasse, et dit : Bon jour, ma chere tante ; je viens donc faire mes excuses : si je ne suis pas venu plutôt vous présenter mes respects : j'espere que vous voudrez bien me pardonner, n'est-il pas vrai ?

LA COMTESSE.

Vous ne le méritez guere, Monsieur ! J'aurois bien des choses à vous dire ; mais je veux bien les passer sous silence. Revenons à ce qui vous intéresse : monsieur le Comte m'a dit que vous aimiez ma niece ; je ne m'opposerai plus à votre bonheur ; si sa main vous convient, j'y consens autant que monsieur le Comte y consentira aussi.

DORVAL.

Quoi ! Madame, vous m'accordez votre aimable niece ? Le ciel a donc exaucé mes vœux !

LA COMTESSE.

Monsieur, mon mari m'a dit qu'il vous avoit promis Sophie avant que vous partiez à l'armée ; c'est à lui à qui vous devez des remerciemens, et non à moi.

DORVAL.

Madame, ne croyez pas que je sois assez injuste pour ne pas vous en savoir aussi obligation ; mais comme c'est vous, Madame, qui me l'accordez, oui, ce sera à vous, ainsi qu'à monsieur le Comte, que je serai reconnoissant.

LA COMTESSE.

Mes enfans, n'en parlons plus. (*Holà ! quelqu'un.*)

FRONTIN.

Madame, que souhaitez vous ?

LA COMTESSE.

Allez dire à ma niece qu'elle vienne me parler. (*Il part.*)

SCENE III.

SOPHIE *vient et dit :*

Madame, que souhaitez-vous ?

LA COMTESSE.

Avancez, ma bonne amie.

SOPHIE, *à part.* (*Quel changement d'opérer !*) Madame, que souhaitez-vous ?

LA COMTESSE.

Mademoiselle, connoissez-vous Monsieur ? (*En montrant Dorval.*)

SOPHIE.

Madame, Monsieur, est votre neveu, si je ne me trompe ?

LA COMTESSE.

Oui, mes enfans, embrassez-vous ; oui, ma niece, c'est monsieur Dorval ; je suis fâché, ma niece, de vous avoir fait de la peine tantôt, en voulant vous donner monsieur de Fierval pour époux : mais j'avois été trompée ; je vous rends mon estime et mon amitié toute entiere ; vous aimez Dorval, qu'il soit votre époux. (*Sophie embrasse sa tante et Dorval.*)

SOPHIE.

Ma chere tante, vous me rendez la plus heureuse du monde, en me donnant l'époux que mon cœur a choisi depuis long-temps, et à qui j'avois juré, avant qu'il parte à l'armée, que je n'en aurois pas d'autre que lui.

DORVAL, (*mettant un genou à terre*) *dit* :

Adorable Sophie ! je n'ai pas la force de vous faire

les complimens que vous méritez ; mon cœur n'a jamais changé depuis que j'ai eu le bonheur de vous voir pour la premiere fois.

SCENE IV.

FIERVAL *entre furieux, et dit :*

Bon, on s'embrasse ici : fort bien !

LE COMTE, *entre aussi-tôt, et dit :*

Qu'est-ce que cela vous fait, Monsieur ? Avez-vous des ordres à donner chez moi ? Vous n'êtes pas encore parti ? nous n'avons pas besoin davantage de votre présence !

FIERVAL.

Monsieur, puisque je n'ai plus besoin ici, souffrez que je me retire. Monsieur Dorval, nous nous verrons, j'espere, avant que je reparte !

DORVAL.

Monsieur, quand il vous plaira ! (*Fierval part.*)

LE COMTE.

Mon ami, voilà qui s'appelle prendre son parti gaiement !

DORVAL.

Monsieur, je vous en réponds.

LE COMTE.

Allons, Monsieur, en attendant mon Notaire, une chanson.

DORVAL.

(Air : *Du serein*).

Je retrouve enfin ma Maîtresse,
Après dix années révolues ;
Son image me suit sans cesse ;
Je l'ai toujours devant la vue.
Je n'aurai jamais la hardiesse
De lui faire mon compliment :
Je lui dirai, avec tendresse,
Ne suis-je donc plus votre amant ? (*bis.*)

SOPHIE.

Monsieur, vous n'avez jamais cessé de l'être.

(*Encore une chanson.*)

DORVAL.

Mademoiselle, en voilà une que notre ami Ferrand m'a composée ce matin, en déjeûnant ensemble.

Air : *Avec les jeux.*

Quand Bonaparte vint en France,
Personne ne l'attendoit pas ;
Il a déjoué en conscience,
Tous les projets des scélérats.
Revenu dans sa chere patrie,
Auprès de sa tendre moitié,
On a bien tenté à sa vie,
Mais Dieu l'a toujours conservé ! (*bis.*)

LA COMTESSE.

Monsieur, j'aurois bien envie de voir cet Auteur savant qui fait tant de bruit : quand je dis faire du bruit ; ce n'est pas lui, mais ce sont ses ouvrages.

LE COMTE.

Madame, au premier jour, je viendrai avec lui déjeûner, vous en serez enchantée !

LA COMTESSE.

Allons, ma niece, une chanson.

LA NIECE.

Madame, en voilà une que j'ai faite un jour que j'étois sur le balcon.

Air : *Femmes, ou bien il faut des époux assortis.*

Je te retrouve enfin, mon amant,
Depuis bientôt dix ans d'absence ;
Il connoîtra dans tous les temps,
Sa tendre et fidelle Clémence : (et Sophie)
Si ma tante accompli mes vœux ;
Oui, je serai toujours joyeuse !
J'en remercierai tous les dieux ;
Dorval me rendra heureuse ! (*bis.*)

(*Il se fait du bruit, la cloche sonne.*)

SCENE V.

LE COMTE, *vient et dit :*

Air : *Calpigy.*

Hélas ! mon Dieu, quel vacarme !
Au son de la cloche d'alarme :
Le feu seroit-il au château ?
Cela ne seroit pas très-beau ! (*bis.*)

FRONTIN, *entre et dit :*

Rassurez-vous sur cette cloche :
Fierval est parti par le coche ;
Tout est tranquille mes enfans,
En dehors comme en dedans ! (*bis.*)

FRONTIN.

Madame, c'est ce maudit Fierval ; quand il a vu que je ne voulois pas le laisser monter, il s'est jetté sur la corde de la cloche et l'a sonnée tant qu'il a pu, et s'en est allé très-vîte.

LA COMTESSE.

Frontin, allez dire au Notaire qu'il vienne. (*Il part.*)

FRONTIN *vient et dit :*

Madame, voici monsieur l'Agent qui veut vous parler. (*Il part.*)

L'AGENT, *décoré de son écharpe, vient et dit :*

Messieurs et Dames, mon fermier m'a envoyé de très-beaux poissons ; ils ne peuvent être mangés en meilleur compagnie qu'avec vous.

LE COMTE.

Monsieur l'Agent, volontiers ; mais à condition que vous viendrez demain dîner au château !

L'AGENT.

Monsieur, avec plaisir ; permettez que je vous quitte pour aller donner des ordres, que le souper soit servi à neuf heures. (*Il part.*)

SCENE VI.

LE NOTAIRE *vient en robe, tenant des papiers sous son bras, entre, salue la compagnie et dit :*

Madame, j'ai appris que vous aviez besoin de mon ministere.

LE COMTE.

Monsieur, c'est pour faire le contrat de mariage de monsieur Dorval et de Sophie ma niece.

LE NOTAIRE, (*Monsieur, dans l'instant*) *s'asseoit à la table, écrit quelques mots, et dit :*

Monsieur, où sont les futurs ?

LE COMTE.

Monsieur, les voici l'un et l'autre.

LE NOTAIRE.

Mes amis, donnez-moi vos noms, s'il vous plaît. (*Il les écrit.*) Après avoir écrit les noms : Messieurs, les formes sont remplies, signez. (*Ils signent, ainsi que l'Agent du village.*)

LE COMTE.

Monsieur le Notaire, vous ne prendrez rien pour les frais du contrat ; je m'en charge : entendez-vous ?

LE NOTAIRE.

Monsieur, cela suffit.

LE COMTE.

Allons, monsieur le Notaire un in-promptu sur les ballons. (Air : *Calpigy*).

Messieurs, tous les ballons qui parte,
Pour aller trouver Bonaparte,
A Paris ou à Malmaison ;
Ils auront tous une mission. (*bis.*)
On les enverra tout de suite
Porter des secours en Egypte :
Ils ne craindront pas d'être pris,
Par la flotte des ennemis. (*bis.*)

LA COMTESSE.

Monsieur le Notaire, vous passerez, dans quatre jours au château.

LE NOTAIRE.

Madame, cela suffit.

LE COMTE *à l'Agent.*

Monsieur l'Agent, vous avez là un Notaire que je crois très-savant.

LE NOTAIRE.

Pas tant.

LA COMTESSE.

Monsieur le Notaire, faites-nous l'honneur de venir demain dîner au château.

LE NOTAIRE.

Madame, avec plaisir. (*Il part.*)

SCENE VII.

LE COMTE.

Madame, vous ne connoissez pas la personne que vous avez invitée à dîner demain ? Hé bien ! c'est cet Auteur qui fait tant de bruit par ses ouvrages ; en un mot, le citoyen Ferrand, Auteur du Savetier de Péronne, et autres.

Le même.

Madame, voilà un couplet que j'ai fait pour être chanté à la fête. (Air : *Calpigy.*)

Ferrand est simple en apparence ;
Mais c'est un vrai bacquet de science !
On ne diroit pas, à le voir,
Que cet homme a tant de savoir ! (*bis.*)
Au Havre, où cet Auteur unique
A fait tant de piece comique :
Aussi l'a-t-on récompensé,
La couronne on lui a donné ! (*bis.*)

LA COMTESSE *à Dorval.*

Monsieur, je serai charmée d'avoir sa connoissance; il me fera des couplets!

DORVAL.

Madame, tant qu'il vous plaira : je vous en réponds.

LA COMTESSE.

Monsieur, combien de jeunes gens qui sont partis depuis dix à douze ans, seroient charmés à leur retour de trouver, comme vous, une femme aussi aimable et aussi accomplie? (*Il part, et la toile tombe.*)

Si l'Auteur joue dans la piece, couplet au parterre.

Air : *Visitandines.*

Messieurs, si ce petit ouvrage
Pouvoit accomplir tous vos vœux;
Je travaillerois davantage,
En faisant toujours pour le mieux! (*bis.*)
Ayant fait tout seul en personne,
Quinze pieces de Comédie :
Venez souvent voir, je vous prie,
L'Auteur du Savetier de Péronne. (*bis.*)

MESSIEURS:

Si vous êtes contens de ce petit ouvrage;
Trop heureux en ce jour d'avoir votre suffrage!

(*Il se retire en arriere, et la toile tombe.*)

FIN de la piece par le citoyen FERRAND, homme de Lettres, à Rouen, rue S. Vigor.

Vu bon, comme Piece très-curieuse. Au Bureau de Police, à Rouen, ce 24 Fructidor an IX.

Signé *LICQUET.*

Olivruad